

Norman PALMA

INTERVIEW

**CONSIDERATIONS PHILOSOPHIQUES ET PROPOS
SE RAPPORTANT A LEOPOLD FLAM.**

Note préliminaire

Le Colloque du Cerisy-la-Salle sur Nietzsche eu lieu l'été 1971¹. Léopold Flam, philosophe belge, participe à cette décade, ainsi que le philosophe et économiste Norman Palma. Depuis lors beaucoup d'interrogations se sont manifestées concernant les divergences et les frictions personnelles au sein de ce Colloque. Car, si bien il est vrai que tout événement de cette importance² comporte de conflits d'idées et des formations personnelles, voire de sensibilités, il n'est pas moins vrai aussi que la reconfiguration de ces désaccords, de ces litiges, de ces frictions peut nous permettre de comprendre non seulement les luttes intellectuelles de l'époque, mais aussi l'historicité de ces pensées.

C'est donc par rapport à ce Colloque sur Nietzsche qu'il convient de comprendre l'arrière fond de cette interview. Cela d'autant plus que Flam et Palma ont gardé par la suite une relation très polie, mais pas moins significative. Ce qui ne fut pas le cas, ni de l'un ni de l'autre, avec les autres participants de ce Colloque. Notons que Norman Palma est d'origine latino-américaine et qu'à l'époque il avait 31 ans et qu'il avait commencé à enseigner à l'Université de Paris-Sorbonne depuis octobre 1967, comme lecteur d'espagnol.

XXX

Les questions sont de Léopold Laarman, responsable de la revue FORUM. Cette revue centre son intérêt dans l'œuvre et la vie de Léopold Flam.

¹ Voir à ce propos la publication des Actes de ce Colloque par les Editions 10-18 : *Nietzsche aujourd'hui ?* En deux volumes, Paris, 1973.

² Car ce fut, en France, un des Colloques les plus importants de l'après-guerre.

LES QUESTIONS

1

L'écrivain Néerlandais Maarteént Hart parle dans le journal de qualité, le NRC Handelsblad, du non-sens de la philosophie. Je le cite : « Qu'est ce que nous allons faire avec des problèmes abstraits, ça n'arrange rien ? Du blabla du choix de la liberté ? (...) Ce que tu apprends quand tu étudies la philosophie, c'est approfondir un mystère, scruter les paroles énigmatiques. Et quand tu as finalement compris le texte, tu penses, oh Dieu, je suis bien marri de perdre mon temps à des bagatelles ! Qu'est ce que le philosophe Norman Palma veut dire à cet homme ?

En effet, Hart Maarteént n'est pas le seul, par les temps qui courent, à se poser la question de savoir : Penser, pourquoi faire ? Il considère, en tout cas, que la réflexion philosophique est une perte de temps. Aristote pour sa part nous dit que les premiers penseurs se sont mis à philosopher pour sortir de l'ignorance. Et il nous rappelle aussi que nous ne devons pas donner le pouvoir aux hommes, mais à la raison. Car le Logos est la substance éthique de l'humain : la manifestation théorique des valeurs d'ordre universel. De ce point de vue là, par conséquent, la philosophie est la puissance motrice du processus d'accomplissement de l'humain. Dont le but éthique est la construction d'une communauté d'égaux, au niveau du particulier – du politique – comme au niveau universel : du cosmopolitique.

Cela dit, la misologie, la haine de la pensée, que nous constatons actuellement dans le monde, n'est pas simplement le produit de la volonté de croire – pour ne pas penser³ -, mais aussi de ce qu'on appelle l'échec de la raison. Car il ne faut pas oublier que notre moment historique est le produit de cette hécatombe terrible de la pratique du marxisme. En effet, il n'y a pas si longtemps Sartre nous disait que le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée de notre temps. Ce qui veut dire que nous ne pouvons pas aller au-delà de cette pensée, et que tout ce que nous pouvons faire c'est la commenter⁴. Et voilà que nous savons à présent que

³ Heureux les pauvres d'esprit disait le Christ lui-même. Car, en effet, il n'y a rien de plus terrible que de regarder en face l'horreur du monde et d'essayer de faire face à la monstruosité de ses manifestations.

⁴ Certes, Jean Daniel nous disait alors qu'il vaut mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Raymond Aron. En somme, qu'il vaut mieux avoir tort qu'avoir raison.

cette pensée a produite non seulement l'universalité du mal, mais aussi l'absolu de crime. Le désastre du malheur avec Mao et avec Pol-Pot, ainsi que la disgrâce du processus de dépassement de ce monde, avec le pillage de la chose publique, la scandaleuse concentration des richesses que nous connaissons dans ces réalités, ne peut que provoquer rejet de la théorie. Or, heureusement ce n'est pas la Raison théorique qui est en cause, mais plutôt une perversion de cette raison. Car pour Aristote l'accomplissement de la Raison théorique, dans et par la raison pratique, passe nécessairement par la réalisation de la raison conventionnelle : par l'accomplissement du droit, de l'économie et du politique. Pour Marx, par contre, la réalisation accomplissante du monde passe par la négation effective de l'économie, du droit et du politique.

Il n'est pas, en tout cas, difficile de comprendre que la négation de l'économie ne peut que provoquer le retour à la pré-économie et que la négation du droit et du politique ne peut que laisser libre cours à l'arbitraire et au despotisme. Ce n'est dès lors pas un hasard si la pratique du marxisme a donné partout un mauvais ersatz de ce que Marx a appelé le Mode de Production Asiatique.

Cela dit, l'échec du marxisme n'est pas simplement le fiasco de cette pensée, il implique aussi la faillite de la pensée classique allemande – avec Hegel en tête -, et la nécessité du retour à la pensée grecque. Car il s'agit actuellement de reconstituer l'univers de la réflexion théorique en vue de reconstruire la dimension du devenir-autre du monde.

2

Est-ce que la philosophie du 20^{ème} siècle est différente de celle du 21^{ème} siècle ?

La vérité est que nous sommes dans un monde sans philosophie. Le savoir qui circule actuellement, sous cette étiquette, est le produit des résidus de la pensée qui s'est développée pendant le dix-neuvième et le vingtième siècle. La pensée évolutionniste – soutenue par l'ontologie hégélienne – nous fait croire que tout moment historique est supérieur à celui qui le précède et donc, nécessairement, inférieur à celui vers lequel il tend. A l'époque du règne de la vulgate marxiste on

disait, à ce propos, par exemple, que le capitalisme est supérieur à la féodalité ; donc, le capitalisme est nécessairement inférieur – productivement parlant – au communisme. Pour cette raison les enfants de Staline disaient, suivant son discours, qu'on ne peut pas mettre en doute le développement prodigieux des forces productives soviétiques.

C'est justement pour cette raison que les modernes se sentent supérieurs aux anciens et que la pensée moderne ne peut être que supérieure à celle des temps passés. Or, il n'est pas difficile de comprendre que nous sommes le produit d'une régression culturelle de première importance. Au niveau de la métaphysique⁵, par exemple, on considère actuellement que la théorie du Big Bang est la théorie scientifique par excellence. Or, rappelons que cette théorie pose à la base l'existence d'un protoatom (G. Lemaître), d'une singularité première antérieure au Big Bang. De sorte que cette explosion est le point de départ de la matière infinie que nous constatons. A aucun moment on se pose la question de savoir d'où est sortie toute la matière autre, en dehors de la singularité première. Cette théorie créationniste est ainsi au centre de la pensée moderne, comme une sorte d'Absolu sans fondement rationnel.

Pour ce qui est la théorie de la loi des contraires, on semble ne pas avoir compris que chez Hegel l'autre est en tant qu'autre, l'autre et le non-autre de son autre. Et que cette loi est valable aussi bien pour le monde physique que pour l'univers éthique. Or, Aristote avait déjà signalé que si bien la loi des contraires est la substance de l'Être, il n'en est pas moins vrai que cette loi se manifeste d'une manière différente dans la sphère éthique que dans la sphère matérielle. En effet, dans le domaine de la physique la loi des contraires se manifeste, soit sous la forme de l'identité, soit sous la forme de la différence, tandis que dans le règne de l'éthique – du comportement, de la pratique de l'humain – le positif s'oppose au négatif, soit comme excès, soit comme défaut. Ceci veut dire, par conséquent que le positif est ce qui est droit, ce qui est juste : ce qui s'accorde à l'idée de la justice. Par conséquent, ce qui est équidistant, ce qui est équitable : ce qui s'accorde à la proportion raisonnable.

⁵ La métaphysique ne doit pas être ici comprise comme ce savoir qui est spéculation pure, arbitraire, sans aucun fondement dans l'expérience objective. La métaphysique doit être plutôt comprise comme ce savoir qui concerne la dimension absolue de l'Être. Les présocratiques nous ont fait comprendre, à ce niveau là que l'Être est illimité et que rien ne vient à l'être à partir du non-être. « De nihilo, nihil », dira plus tard Lucrèce.

Ceci nous montre que la pensée aristotélicienne nous permet de faire la différence, entre d'un côté la dimension métaphysique et de l'autre côté la dimension méta éthique qui correspond à la question des valeurs, à l'axiologie proprement dite. Néanmoins, il convient de comprendre que la domaine de la métaphysique aristotélicienne est particulièrement étroit, non seulement à cause de sa vision géocentrique, mais surtout à cause de la thèse du Premier Moteur⁶. Par contre le domaine de la méta éthique est particulièrement riche dans l'œuvre aristotélicienne et peut nous permettre de construire la dimension axiologique de la Raison théorique.

Cela dit, ces limitations de la culture, du savoir, de notre temps, ne se rapportant pas uniquement aux grands problèmes de l'Être, ils concernent aussi les dimensions les plus immédiates de l'ordre de notre monde. C'est ainsi que notre moment historique semble ne pas arriver à saisir que la cause principale du mal économique qui frappe notre monde, n'est pas le marché ou l'existence même de la monnaie⁷, mais plutôt le fait d'avoir donné à la nation la plus riche du monde – les États-Unis, en l'occurrence – le droit et le privilège d'émettre la monnaie internationale. Donc, de pouvoir acheter les biens du monde avec du simple papier. Car le déficit extérieur courant des États-Unis est précisément la manifestation de ce privilège exorbitant (Charles de Gaulle). Ceci veut dire concrètement que le pays de l'Oncle Sam n'emprunte pas, actuellement, plus de 2 milliards de dollars par jour, comme l'explique la pensée dominante, mais plutôt le fait que ce pays échange une partie des billets verts qui sortent, pour acheter des biens et services, contre des bons du Trésor. De sorte que la somme des bons du Trésor détenus comme réserves par les Banques centrales, plus les billets dollars en circulation sur le marché internationale – les Banques centrales, les Banques particuliers, les

⁶ En effet, théoriquement parlant la vision cosmologique des présocratiques est beaucoup plus riche, indépendamment de leur vision géocentrique. Melisos et Anaximandre nous parlent, par exemple, de la dimension infinie, sans limite « apeiron » du cosmos, puis il y a la thèse d'Anaxagore, selon laquelle dans le cosmos rien ne s'engendre et rien ne se perd. Bien évidemment la vision du cosmos des présocratiques est encore trop étroite par rapport à celle des mayas que nous commençons à découvrir à travers le calendrier solaire – hérité des Olmèques – et surtout du calendrier galactique.

⁷ Rappelons, toutefois, que pour Marx la monnaie et la valeur de change sont la manifestation de la vénalité et de la prostitution universelle. Tandis que pour Aristote l'échange est consubstantiel à l'être social et qu'il n'y a pas de vie sociale sans échange. Pour ce qui est de la monnaie, notons que pour Aristote, la monnaie est la manifestation de la raison instituante. Elle doit nécessairement garantir l'égalité proportionnelle dans l'échange.

entreprises et les personnes privées – correspondent plus ou moins à la somme de ces déficits depuis 1972⁸

Le fait est que nous traversons actuellement un moment historique, où la conscience dite éclairée n'est pas capable de saisir ses propres circonstances. Ce qui explique l'horreur dans le monde, et surtout dans les parties les plus fragiles de l'ordre international. Ceci indépendamment du fait que la philosophie nous fait comprendre que la Raison peut gouverner l'histoire et que la Raison doit gouverner l'ordre du monde.

3

Est-ce qu'il y a évolution perceptible de la philosophie ?

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir d'évolution dans la philosophie. Il s'agit plutôt de sortir de l'erreur pour accéder à la dimension de ce qui est juste, de ce qui correspond à l'idée du bien : du bien de la communauté sociale, ou du bien de la communauté universelle des nations. Mais on ne peut pas sortir de l'erreur, rationnellement, si on ne connaît pas les principes de la raison théorique. En effet, par exemple, les soviétiques ne sont pas sortis de l'horreur et de la disgrâce de leur ordre en lisant Marx et Lénine, mais plutôt en fuyant cette pensée. Quoi que dans cet « sauve qui peut généralisé », les jeunes loups de la nomenklatura – comme les moins jeunes aussi, mais dans une moindre mesure – ont profité pour s'approprier les plus beaux morceaux de la chose publique.

En tout cas, il est clair que les soviétiques de l'époque Gorbachof ont compris que la voie du salut passait non pas par la radicalisation du marxisme – pour arriver au polpotisme -, mais bien par la transformation de ce système, par le biais de la réforme dans la transparence. Le grand problème est que le chemin à suivre n'était pas clair, car très souvent l'absurdité de la négation de la raison⁹ conduit à des impasses, où, par définition, le chemin de la raison n'est pas de l'ordre du possible. Car sur le chemin de la Perestroïka s'est dressé le drame de Tchernobyl, de l'échec

⁸ Il convient de signaler, à ce propos, que ce déficit est actuellement tendanciellement de l'ordre de 850 milliards de dollars. Notons aussi que la somme de ces déficits depuis 1972, sera à la fin de cette année 2006, de l'ordre de 7000 milliards de dollars.

⁹ Du « Credo quia absurdum », comme le disait Tertullien. Donc, de toute forme de pensée qui s'éloigne non seulement de la logique du réel, mais aussi du principe de base de la Raison Théorique. Car la philosophie du Logos est la puissance qui incarne la substance éthique de l'humain, sa dimension universelle.

en Afghanistan, de la tentative de coup d'État de la gérontocratie communiste – le 19 août 1991 -, et surtout la tragédie de l'expérience prédatrice de la famille Yeltsine.

Quoi qu'il en soit, l'expérience historique nous montre que la négation du rationnel ne peut que conduire à la ruine des sociétés qui incarnent ce mouvement. En effet, le prix humain que la Russie a payé pour son expérience de négation de la moralité objective¹⁰, est humainement parlant une monstruosité. N'oublions pas, en effet, qu'en 1917 la Russie avait 153 millions d'habitants et qu'actuellement elle a toujours, grosso modo, le même poids démographique. Or pendant ce laps de temps le Brésil est passé de 23 millions à 183 millions.

Nous trouvons cette négation de la raison théorique, d'une manière plus parcellaire, dans l'expérience actuelle de la Communauté Européenne. En effet, le retrait colonial et la guerre froide vont provoquer en France, puis dans le reste du marché commun, la consolidation de l'idée selon laquelle la paix et la prospérité de l'Europe ne peut venir que de l'union politique. C'est alors que l'idée de l'union monétaire va s'imposer comme étant l'instrument de cette finalité. C'est précisément l'idée qui va être développé dans le Plan Barre du 12 février 1969. Au niveau pratique cette perspective va se manifester avec le Serpent Economique Européen (SEE) de 1972 et va continuer à s'imposer avec le Système Monétaire Européen (SME) de 1979, pour trouver son achèvement avec le Traité de Maastricht de 1992.

En tout état de cause, à aucun moment, au sein de ce processus, cette forme de conscience – qui est la plus haute manifestation de la pensée dominante au sein de la UE – ne s'est posée la question de savoir si l'union monétaire est la cause de l'union politique. En d'autres termes, s'il y a, dans ce mouvement, un automatisme quelconque. Donc, de savoir si l'union monétaire mène nécessairement à l'union politique. Car, il convient de se rappeler que l'union monétaire universelle fut, pendant des siècles¹¹, une réalité effective, sous le règne de l'or comme étalon. Or, l'existence de cette union monétaire n'a jamais débouché sur l'union politique, sur une quelconque République universelle. Nous constatons la même chose à l'époque

¹⁰ C'est-à-dire la négation de la substance éthique de l'humain, se manifestant à travers le droit, l'économie et le politique.

¹¹ Rappelons, à ce propos, qu'à proprement parler le régime bi-métaliste (or-argent), impliquait nécessairement non seulement la parité fixe de l'argent par rapport à l'or, mais aussi le fait que l'argent métal était dans l'étalon or. Par conséquent – et ceci depuis l'apparition de la monnaie avec Crésus (-560 à -546), roi de Lydie – le bi-métalisme a impliqué la suprématie du métal jaune par rapport à l'argent métal.

actuelle, avec la zone du Franc CFA¹². En effet, les anciennes colonies françaises de l'Afrique sont, depuis 1948, sous le régime d'une monnaie unique. Et cette union monétaire, n'a jamais donné naissance à l'union politique. Ceci veut dire, par conséquent, que l'union monétaire ne mène pas à l'union politique. Le contraire est plutôt vrai : l'union politique secrète nécessairement l'union monétaire. Il y a bien sur des exceptions, mais elles sont le résultat de la conventionnalité d'un ordre juridique donné. C'est précisément ce que nous constatons actuellement dans le cas de HongKong. En effet, HongKong appartient à la Chine, mais l'ancienne colonie anglaise garde toujours sa monnaie ainsi que son ordre juridique particulier. Car la Chine s'est compromise, avant la dévolution de HongKong, de sauvegarder pendant 50 ans, l'ordre monétaire et juridique particulier de cette réalité.

Cela étant souligné, notons que cette digression n'est pas une dérobaie par rapport à la question posée, car la philosophie est le savoir qui incarne la dimension universelle de l'esprit de son temps. Or, si la philosophie d'une époque ne rayonne que dans l'éclipse de la raison, cela veut dire que ce moment historique peut bien avoir la prétention du savoir, mais cette connaissance ne peut être que la manifestation de sa pitoyable suffisance.

4

On a écrit beaucoup de livres sur les « Philosophes contemporains », les « penseurs » ou les « philosophes dans le cercle », mais quand on lit les livres, on rencontre toujours les mêmes philosophes. Par exemple Martin Heidegger, Ludwig Wittgenstein, Karl Popper, Jean-Paul Sartre, Jürgen Habermas, Jacques Derrida, Richard Rorty etcetera. Est-ce que vous avez un classement préférentiel de ces philosophes ?

Il me semble très important de comprendre que toute réflexion théorique, n'est pas nécessairement une réflexion philosophique. Je suis de ceux qui pensent qu'il convient de faire la différence entre l'essai et l'œuvre philosophique. En effet, la philosophie est une réflexion englobante et implique nécessairement la saisie de la

¹² Il n'est pas inutile de rappeler ici que, strictement parlant, le F-CFA est, en quelque sorte, le modèle de l'euro. Nous avons, en effet, affaire, dans les deux cas, à des systèmes monétaires où la souveraineté monétaire n'existe pas. Puis, au fait que chaque pays doit acheter toute nouvelle monnaie, ou le droit de son émission, à l'organisme responsable de sa valeur de change. En l'occurrence pour le F-CFA le Trésor public français et pour l'euro, la BCE.

totalité de l'Être. Par conséquent, l'existence d'un ordre théorique systématique. Le système de la pensée est le sens et le but de la réflexion philosophique.

Je suis conscient du fait que cette perception du savoir philosophique peut paraître une provocation. En effet, pour l'esprit de notre temps le système de la pensée est un projet passéiste. « L'ère des systèmes, nous dit Carl Schmitt, est révolue¹³ », et l'auteur de la *Théorie du Partisan* n'est pas le seul à avoir exprimé ce jugement. Cette idée fut soutenue à l'époque moderne par quantité d'autres en passant par Foucault et Rawls. Pour Rawls, par exemple, la pensée post métaphysique est une pensée qui se manifeste dans l'empirique et qui ne cherche pas la saisie de la totalité. Car la métaphysique est pour lui « un exposé général de ce qui est, incluant les énoncés fondamentaux de portée générale¹⁴ ». En d'autres termes, pour cette forme de pensée émietlée, toute réflexion en vue de la reconstitution de la totalité de la pensée est non seulement totalitaire, mais aussi et surtout la pensée qui se manifeste à l'intérieure de la Caverne.

En tout état de cause je ne suis pas de ceux qui s'extasient devant les quelques petites perles qu'on peut trouver dans les écrits de Derrida, d'Althusser, de Foucault ou de Deleuze, pour ne parler que de ces étoiles filantes du ciel parisien. Je ne suis pas non plus de ceux qui disent qu'il vaut mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Raymond Aron, comme on le disait à l'époque. Je suis plutôt de ceux qui se posent la question de savoir : comment se fait-il que des personnes comme Heidegger et Sartre ont pu s'interroger sur l'existence, au seuil et au sein d'un moment aussi tragique de l'histoire de l'humanité ? Car l'esprit de la philosophie est, et ne peut être, comme le disait Hegel, que la chouette de Minerve qui s'envole à la tombée de la nuit, pour annoncer une nouvelle aurore. Or, ces penseurs se sont plutôt compromis avec des forces irrationnelles, destructrices et génocidaires : le nazisme pour l'un et le communisme pour l'autre. Ce qui est, éthiquement parlant, très grave, car celui qui prétend être la manifestation de l'universalité de la pensée ne peut pas se permettre l'indignité de la naïveté politique¹⁵ ou économique.

¹³ *La Notion du Politique*, Flammarion, Paris, 1992, p.51.

¹⁴ *Débat sur la Justice politique*, Habermas et Rawls, Les Editions du Cerf, Paris, 1997, p.58.

¹⁵ Ce terme de la naïveté politique des philosophes, fut employé, à ma connaissance, par Jean-Michel Palmier. Ce fut lors d'une discussion privée à l'Université de Paris VIII en 1986, où nous enseignons, que Jean-Michel Palmier a utilisé ce terme. Pour lui, ce fut une manière d'excuser Heidegger, de son engagement avec le nazisme. Pour ma part j'avançais alors la thèse que je défends ici. A savoir que la philosophie n'est pas un simple langage conceptualisé qu'il s'agit de bien développer, comme qui enfilerait des perles. Il s'agit plutôt d'un savoir qui se

Certes, Sartre avait un côté naïf que beaucoup de personnes à l'époque, trouvaient très enchanteur. Mais nous ne devons pas oublier que toute personne libre est responsable et un philosophe ne peut pas se permettre l'irresponsabilité qu'on peut aisément comprendre de la part des pauvres d'esprit. Rappelons en tout cas que Sartre a pu dire dans la plénitude de ses capacités : « Je rêvais d'aller faire le coup de feu contre les Noirs, mangeur de leur prochain, ou contre les Jaunes qui étaient coupables d'être jaunes¹⁶ ».

Toute philosophie, nous dit Wittgenstein, est « critique du langage » (*Tractatus*, 4.0031). Par conséquent, pour lui, la philosophie doit prendre conscience que ce qui est en dehors du langage ne fait pas partie de la réalité. De là que « ce que nous ne pouvons penser, nous ne pouvons le penser » (*Tractatus*, 5,61). Cette pensée tautologique est le produit du vide de la pensée, dont le but principal est loin de toute recherche, de tout effort de compréhension de la réalité. Mais, ceci ne veut pas dire que, par exemple, Habermas et l'Ecole de Francfort se soient élevés au plus haut sommet de la pensée. Nous avons affaire, avec cet ensemble, comme avec Karl Popper à des grands essayistes. Avec Benjamin et Adorne apparaît souvent l'effort de regarder le côté obscur de la réalité. En tout cas avec Adorno surgit la question de savoir : comment continuer à penser après Auschwitz ? Or, nous sommes condamnés à réfléchir le monde, par delà le mal absolu et l'universalité du crime qui a malheureusement accompagné, comme son ombre, les moments les plus abjects de l'histoire de l'humanité. Mais par dessus tout, il convient de tenir présent à l'esprit que c'est au nom des valeurs que nous agissons et en vue de les accomplir.

5

Est-ce qu'il y a des philosophes contemporains qui ont été totalement oubliés ? Ou bien, est ce qu'ils ne font pas l'objet de beaucoup d'attention ?

rapporte à l'universalité et plus concrètement de l'universalité de l'humain. Certes, Heidegger ne considère pas cette dimension comme la substance même de la philosophie éthique. Pour cette raison dans une lettre à son épouse Elfride, du 19 mars 1933, il dit en parlant de Jaspers. Il « pense assurément trop en fonction de l'humanité ». *Le Monde*, 5 janvier 2006, p. 21. – Quoi que dans son œuvre à ma connaissance, il n'a pas abordé cette problématique, il n'est pas absurde de penser que comme Carle Schmitt, il croyait qu'humanité et bestialité sont une et la même chose.

¹⁶ *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, août-septembre 1974. Simone de Beauvoir, Gallimard, 1981, p.292.

Quelle que soit la direction qu'on regarde, on ne constate que le vide de la pensée. Quelqu'un comme Richard Rorty, nous dit, par exemple, à ce propos : « je ne crois pas que les philosophes aient un rôle à jouer, en tant que tel, dans la vie publique de notre temps. Leurs recherches se limitent en fait à rappeler, à propos des problèmes d'aujourd'hui, des solutions qui ont été opérationnelles dans le passé¹⁷ ».

Donc, comme on peut le constater, pour cette forme de conscience qui n'est pas très marginale à l'époque actuelle, on tend plutôt à penser que le philosophe n'a plus de rôle à jouer. « En fait, ajoute Rorty, nous avons toujours besoin des philosophes, mais il vaudrait mieux qu'ils cessent de jouer les prophètes ou les rédempteurs et deviennent tout simplement des commentateurs ou des conseillers¹⁸ ». En réalité, nous n'avons pas affaire ici à un philosophe, mais plutôt à une personnalité culte capable de donner des conseils plus ou moins sages au Prince. En tout cas, à quelqu'un capable de commenter la réalité.

Or, ce que Richard Rorty n'a pas compris, est que le philosophe cherche non seulement à donner une cohérence à la pensée dans sa totalité, mais aussi à rappeler qu'il y a bien un chemin rationnel qui est en même temps le chemin de la justice. Mais, pour arriver à saisir le rôle du philosophe dans la cité, il s'agit aussi de comprendre que la pensée est un jugement et qu'on ne peut pas être à la fois juge et partie. Par conséquent, le philosophe ne peut pas être un penseur organique – comme le voulait Gramsci -, mais plutôt la conscience qui s'engage par rapport à la dimension universelle de l'humain et non pas par rapport aux forces particulières. Dans ce sens le philosophe ne peut être qu'un humaniste au sens stricte du terme, pour lequel les valeurs d'ordre universel, les universaux, sont au centre même de sa réflexion.

6

Léopold Flam a composé avec l'aide de Hubert Dethier un dictionnaire des libres penseurs Belges et Néerlandais. Ce sont tous des philosophes qui ne survivent pas l'histoire philosophique et leurs textes sont rarissimes. Par

¹⁷ Le Monde, 3-3-1992.

¹⁸ Ibidem.

exemple : Hadriaan Beverland, Arnold Geulinck, Siger Van Brabant ? Est-ce qu'il y a beaucoup de philosophes méconnus ?

Je ne connais pas malheureusement ce travail, ni l'œuvre de ces personnalités. Je ne connais pas le flamand, ni le néerlandais qui lui est proche. Il y a sans doute dans ces écrits beaucoup de réflexions et de pensées à trouver. Mais je ne pense pas que par rapport à ces écrits on puisse parler de système philosophique. La capacité de marcher dans le monde des concepts, comme disait Hegel, n'est pas en elle-même une démarche philosophique. Le projet philosophique mène au système. Ce projet présuppose, par conséquent, une volonté de saisie de la totalité de l'Être, par conséquent une logique, une physique et une éthique. Puis pour ce qui est de l'éthique, il convient de comprendre aussi le processus de dévoilement de la substance éthique de l'humain contenue dans le droit, l'économie et le politique.

Pour cette raison, la destruction des grandes bibliothèques de la méditerranée au moment de la montée du christianisme et de l'islam¹⁹, ainsi que la destruction des bibliothèques méso-américaines et en particulier de l'œuvre des mayas²⁰ ont été sans doute des pertes irréparables pour l'histoire de l'humanité. Car il y a eu un âge axiale (Jaspers) et ce sont précisément les réflexions de cette époque qui nous manquent terriblement.

En effet, je ne pense pas pour ma part que l'époque contemporaine ait pu nous laisser une œuvre fondamentale qui serait pour découvrir. Certes il y a des penseurs qui méritent plus d'attention. C'est le cas, en France, particulièrement d'Edgar Morin, que je considère plus important que Derrida, Deleuze, Althusser and Co. L'œuvre de Louis Sala-Molins, ne semble aussi très importante.

¹⁹ Rappelons que c'est en 642 que l'Emir Ben Alas – conquérant musulman de l'Égypte – découvre la bibliothèque d'Alexandrie que le christianisme avait relégué à l'oubli. Et c'est sous les ordres du Calife Omar que les rouleaux de cette bibliothèque vont servir, pendant plusieurs années, à chauffer les bains publics d'Alexandrie.

²⁰ Notons, en effet, que ce fut le 12 juillet 1562 que Diego de Landa, Evêque et Inquisiteur du Yucatan, organisa l'auto-da-fé de Mani. Lors de cet événement – qu'il décrit lui-même dans son texte principale : *Relation sur des choses du Yucatan* – furent emportés par les flammes non seulement les résidus des bibliothèques mayas, mais aussi des milliers de sculptures (idoles) de ces civilisations.

7

Est-ce que Flam est un philosophe

Je pense, en effet, que l'œuvre de Flam est particulièrement méconnue en France. Je sais, et pour cause, que mes amis Belges, parlent beaucoup de lui. Malheureusement ils parlent beaucoup plus de lui que de son œuvre. Et ceci est dû, selon ma façon de voir, au fait que Flam est surtout un essayiste, comme nous le sommes tous. La grande différence, et elle est de taille, étant que lui avait une capacité d'écriture particulièrement époustouflante. La seule personne que je connais, avec une telle capacité, est mon ami Juan Ignacio Ferreras qui vit à Madrid et qui écrit en langue espagnole. Entre eux la différence étant que Ferreras est non seulement un essayiste, mais aussi poète, romancier et auteur de théâtre²¹.

Notre moment historique semble avoir pris conscience du fait que le système de la pensée n'est pas à l'ordre du jour. Et cette prise de conscience est déjà ancienne. A l'époque des années soixante-dix on tendait à croire, par exemple, ici à Paris, que le dernier grand philosophie fut Hegel et que Marx avec Engels avaient donné à cette totalité une forme plus cohérente, parce que pratique et rationnelle. Certains pensaient, à ce propos, que Marx avait mis la dialectique hégélienne sur ces pieds. Certes, toute cette pensée est de l'ordre du délire, mais il n'y a pas de fumée sans feu. En tout cas, ce qui reste de l'hécatombe marxiste, c'est cette idée selon laquelle le système n'a plus de sens. La réalité ne peut être saisie qu'à partir de petites totalités : des essais. Nous sommes ainsi devenu un monde d'essayistes. Et c'est dans cette catégorie qu'il convient de situer tous les philosophes actuels. Pour cette raison il me semble qu'il convient de parler de Flam, comme un grand essayiste et cette œuvre reste, en effet, largement méconnue.

8

Quelques-uns des véritables disciples de Flam prétendent que Flam était plus un éducateur qu'un philosophe ?

²¹ Je viens de lire, par exemple, de mon ami Ferreras un roman de fiction politique – La Gran Necrópolis – que je trouve particulièrement remarquable. Et je m'appête à Lire son œuvre de Théâtre : *Don Juan*.

Je n'ai pas eu Léopold Flam comme professeur, quoi que j'ai écouté une bande. Mais cela ne peut pas me permettre de parler de la capacité pédagogique du personnage. Quoique, par oui dire, j'ai toujours entendu des propos plutôt élogieux des différentes personnes qui ont eu l'occasion de suivre ses cours. En tout cas, lorsqu'on s'est trouvé à Cerisy-la-Salle, pour la décade sur Nietzsche, je ne le connaissais pas. J'avais tout simplement observé qu'il était toujours suivi par son secrétaire. Je ne savais d'où il était.

En réalité notre rapport s'est tissé petit à petit. J'ai constaté, tout d'abord, que mon désaccord avec Deleuze, Klossowski, Lyotard et Derrida, trouvait écho de son côté, voire du côté de Finke et de Löwith. Car, curieusement, pendant cette décade deux thèses vont s'opposer : l'une défendue par Pierre Klossowski et ses amis, selon laquelle Nietzsche est le penseur de l'anti-autoritarisme et qu'il n'avait rien à voir avec le nazisme et l'autre, que j'ai soulevé très rapidement, à savoir que la pensée de Nietzsche n'était pas antiautoritaire et que sa pensée avait joué un rôle très important dans l'idéologie nazie. Qu'il était problématique de la présenter comme l'anti Marx, mais que si on voulait trouver un anti Marx il fallait regarder plutôt du côté de Bakounine, voire de Kropotkine.

Car, pour comprendre la source de ce conflit je me permets de vous rappeler que je fus invité par l'organisateur du Colloque, c'est-à-dire Maurice de Gandillac. En réalité je venais de passer ma thèse d'Université, de philosophie, avec lui²². Ma position, de considérer que Nietzsche était un des idéologues du fascisme, l'a intéressé. C'est la raison pour laquelle il m'a invité au Colloque. Je pense que pour Maurice de Gandillac, cette invitation était une manière d'introduire un peu de contradiction dans le Colloque. Mais, malheureusement, les étoiles de ce Colloque n'ont pas perçu les choses de la même manière et ont provoqué la rupture et mené la cassure jusqu'à son terme.

J'aurais du être probablement plus discret. Mais, à l'époque, il me semblait que la controverse philosophique – la « disputatio » -, ne pouvait pas se contenter avec des formes et des manifestations superficielles. Que pour être authentique, il fallait être radical et donc aller jusqu'au bout dans les discussions. Mon côté

²² Pour être plus exacte, j'avais inscrit cette thèse avec Lucien Goldmann, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, mais sa mort a rendu sa soutenance impossible. Il fallait donc trouver un autre Directeur de thèse. Maurice de Gandillac, Professeur à la Sorbonne, a eu la gentillesse d'accepter d'organiser la soutenance de cette thèse.

volcanique m'a beaucoup desservi, mais m'a permis de ne pas sombrer dans la compromission, voire dans l'opportunisme.

9

Qu'est ce qu'un vrai philosophe pour toi ? Quelles conditions doit-il satisfaire ?

Pour moi, philosophie et système sont étroitement liés. La philosophie cherche non seulement à comprendre le logos de l'Être, mais aussi à reconnaître le dévoilement et la manifestation de la substance éthique de l'humain. Marx et Engels en partant de la cosmologie Kantienne²³, et suivant le chemin de la dialectique hégélienne, ils ont construit une vision du monde qui avait cette dimension totalisante²⁴ que George Lukacs dévoile dans *Histoire et Conscience de Classe*. Mais ce que Lukacs, Goldman et Horkheimer n'ont pas compris est que cette totalité se totalise à partir d'un fondement problématique – la cosmologie Kantienne – et suivant une logique – la dialectique hégélienne – qui est en elle-même la négation même de la double manifestation de la loi des contraires. De là que pour Marx et Engels le processus historique est la manifestation accomplissante des automatismes de la nature : du matérialisme dialectique.

C'est précisément cette négation de l'histoire comme manifestation de la substance éthique de l'humain qui a conduit au désastre que nous connaissons, à ce qu'on a appelé l'utopie meurtrière. La conscience malheureuse de notre temps est aussi produit de cette hécatombe. Car l'universalité du crime produite par la pratique du marxisme ne va pas sécréter uniquement la volonté cynique et conquérante des enfants de la nomenklatura communiste – dont les oligarques russes et chinois sont

²³ Voir à ce propos : *Histoire Générale de la Nature et Théorie du Ciel*, 1755. En français ce texte fut publié par la Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1984.

²⁴ Raymond Aron disait à ce propos : « Jean-Paul Sartre a appelé (la pensée de Marx) la philosophie indépassable de notre époque. Tout compte fait, je serais disposé à admettre qu'en elle est indépassable : elle réussit en effet ce tour de force de joindre ensemble l'affirmation extrêmement forte des grandes obsessions de la société moderne (développement économique, confiance dans le pouvoir illimité de l'homme sur la nature) et la négation la plus radicale de cette société (refus de l'échange, de la forme marchandise, du règne des choses). Je dis souvent que le secret de la fortune historique de Marx était qu'il nous promet l'accès à la communauté rationnelle et transparente de Rousseau par le moyen du saint-simonisme, du développement économique ». *Le Marxisme de Marx*, Editions de Fallois, Paris, 2002, page 682.

la manifestation -, mais aussi la conscience tragique de ceux qui pensent encore au devenir accomplissant de l'humain.

C'est précisément cette impasse absolue, dans laquelle s'est engouffrée la philosophie des temps modernes, qui m'a poussé à revenir aux sources et à chercher la possibilité de reconstruction de la totalité. Car depuis bientôt une vingtaine d'années s'est imposée à moi l'idée de développer un système de la pensée. Je ne sais pas si je vais réussir à le mener à bien, à l'achever, mais pour simplifier voilà la structure. En effet, il s'agit d'une architecture composée de quatre piliers, de quatre introductions : à la théorie et à la philosophie du droit, de l'économie, de la politique et de la nature. Puis, cet ensemble devra être consolidé, étayé, par une structure supérieure qui jouera, en même temps un rôle de fondement. Ce texte aura pour titre : *De la métaphysique à la métaéthique de l'Être*. Traité des Principes.

Dans le travail de cette œuvre je m'appuie beaucoup sur la cosmologie pré-socratique – particulièrement Melissos et Anaximandre – ainsi que sur la cosmologie Maya. Pour ce qui est de la partie de l'éthique – donc du droit, de l'économie et du politique – je m'adosse beaucoup sur la philosophie aristotélicienne. Pour le moment il y a seulement la partie du droit et celle de l'économie qui sont terminées.

Malheureusement, je n'ai pas eu l'appui éditorial qui m'aurait motivé pour achever ce travail. Car il est très difficile d'écrire pour accumuler des manuscrits. De là que je tends à me disperser y compris dans la poésie et le roman. Mais le projet est là, et il va falloir l'accomplir. Cela dit, les autres textes qui sont des études et des réflexions théoriques, ce ne sont pas en réalité des textes sans liens avec la structure centrale. Tout au contraire, pour moi, ces textes font partie de la totalisation de cette totalité. C'est ainsi que les études et les analyses économiques font partie de ce pilier de la bâtisse centrale qui s'appelle *Introduction à la théorie et à la philosophie de l'économie*. Parfois cette extension est liée à deux piliers. C'est ainsi que *Monothéisme et légitimation*, qui est une étude des quatre textes de base du monothéisme, est lié aux piliers correspondant au droit et au politique. De même que l'est le texte sur *l'Axiologie et l'eschatologie dans les temps modernes* et ainsi de suite.

En tout cas le système philosophique ne peut pas se limiter à l'ontologie et à la métaphysique, il doit comprendre aussi le domaine de la cosmologie, de la logique et de l'éthique. Puis, en ce qui concerne cette dernière, qui est la dimension de

l'humain proprement dit, il s'agit de tenir présent à l'esprit que la substance éthique rationnelle se manifeste à travers le droit, l'économie et le politique. De telle sorte qu'une pensée philosophique qui seule parle, par exemple, de la pensée métaphysique et de son historicité, n'est pas une réflexion systématique et totalisante, mais plutôt une pensée émiétée. De là qu'il convient de faire la différence entre la pensée qui s'objective dans un système et la pensée essayiste.

10

L'œuvre de Flam consiste à peu près en quatre-vingt livres, surtout en langue Néerlandaise et quelques livres sont écrits en français. Est-ce que tu connais l'œuvre de Flam... ? Quels livres as-tu déjà lu. Quelle est ton impression ? (Livre en français : Morales religieuses préchrétiennes – La philosophie au tournant de notre temps – L'homme et la conscience tragique – Le crépuscule des dieux et l'avenir de l'homme – Démocratie et marxisme – De la religion à la philosophie – Passé et avenir de la philosophie).

En réalité, comme je te l'ai dit plus tôt, je connais mal l'œuvre de Flam. J'ai eu la possibilité de lire quelques textes traduits en français. Ne connaissant pas la langue néerlandaise, il est clair que l'ensemble de son œuvre m'est inaccessible. Cela dit, quelle que soit l'importance quantitative de cette œuvre il est clair que Flam n'a pas écrit un système de la pensée. Je me rappelle avoir parlé avec lui, à Cerisy-la-Salle, de ce problème du système de la pensée. Et, il m'avait répondu que l'idée du système de la pensée faisait partie d'un passé dépassé. Pour lui, la philosophie moderne ne pouvait que réfléchir sur les grands problèmes qui se posaient à l'homme dans les circonstances de son temps. Je me souviens même que ce thème, sur l'homme et ses circonstances, nous a mené à parler du philosophe espagnol Ortega Y Gasset, qu'il connaissait très bien.

En tout cas, ces écrits *L'Homme et la conscience tragique*, ainsi que le *Crépuscule des dieux et l'avenir de l'homme*, sont des textes qui m'ont beaucoup plu, à cause de leur dimension humaniste. J'ai beaucoup aimé aussi *Vers l'Aube*, sur son expérience dans les prisons belges et les camps de concentration à l'époque du nazisme. Ce texte que mon ami Charly Jacobs essaie de faire publier actuellement, est un écrit particulièrement significatif, à cause non seulement des circonstances, mais aussi pour l'expression d'une volonté de vie et de liberté. Dans ce texte, Flam dénonce l'universalité du mal contenu dans l'expérience du nazisme.

Par conséquent Léopold Flam est un témoin de son temps et sa pensée est très proche de celle de l'Ecole de Francfort, comme de celle d'Ernst Bloch. Nous avons affaire dans l'ensemble de cette production philosophique, à une pensée très puissante qui cherche le chemin d'une nouvelle aurore pour l'humanité. Elle se différencie de la philosophie parisienne de l'époque, aussi bien de Foucault, de Deleuze que de Derrida, précisément par ce principe d'espoir dont parlait Ernst Bloch, car cette philosophie parisienne va prendre le chemin du nihilisme.

11

Tu faisais partie du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle au congrès sur Nietzsche aujourd'hui. Le philosophe Belge, Léopold Flam, était aussi là pour son exposé sur Nietzsche avec des philosophes renommés comme Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Pierre Klossowski, Jean-François Lyotard... Flam avait déjà écrit deux livres sur Nietzsche – 'Qui est Nietzsche ?' et 'Nietzsche, philosophe la distinction' – Donc, Flam devait être à Cerisy ? C'est juste ?

Il est incontestable que Flam avait toute sa place au sein de ce Colloque sur Nietzsche. Ceci d'autant plus que comme tu le dis, il avait non seulement écrit deux textes importants sur Nietzsche, mais qu'en plus le philosophe du Gai Savoir faisait partie de son répertoire principal, au même titre que Hegel, d'après ce que je puis comprendre en discutant avec lui, lors du Colloque. En réalité le seul à avoir produit une œuvre importante sur Nietzsche et qui n'a pas participé à ce Colloque, fut Heidegger. Lequel, d'après ce que Gandillac nous a expliqué, avait décliné l'invitation et avait donné comme excuse son âge et son état de santé.

En réalité, Flam faisait partie des poids lourds de ce Colloque, en tant que spécialiste de Nietzsche, au même titre que Klossowski, Deleuze, Lyotard, Derrida, Lőwith et Fink. Pour ma part je faisais partie des jeunes qui avaient certes lu Nietzsche, mais qui n'avaient pas fait de son œuvre le centre même d'une réflexion fondamentale. J'ai été plus fasciné par son écriture que par sa pensée. A l'époque Hegel était pour moi le philosophe en tant que tel. A vrai dire, j'ai été, alors, trop marqué par mes études de philosophie à l'Université de Francfort où j'avais eu la possibilité – en 1964 et 1965 – de suivre le séminaire principal dirigé par Adorno et auquel participaient, entre autres, aussi bien Horkheimer que Habermas.

Cela dit, je sais pourquoi tu me poses la question, en quelque sorte, de la légitimité de la participation de Flam à ce Colloque. Tu sais que Léopold Flam pensait qu'il allait pouvoir se faire connaître en France et par delà, par le biais de ce Colloque. Mais voilà que peu de temps après son retour Flam va s'enfoncer dans une période noire de son existence et ce jusqu'à la fin de sa vie. Flam fut, d'une certaine manière, une victime de cet événement. Il me semble que c'est cela que le milieu philosophique Belge a ressenti et n'a pas eu d'explication parce que, de plus, son secrétaire et assistant, Schurmans, n'a pas su expliquer le phénomène. Or, en réalité, je suis, sans l'avoir voulu, la cause de ce désastre. Car comme je l'ai déjà indiqué, mes interventions critiques ont été mal perçues du côté des personnalités comme Deleuze et Derrida principalement. Ceci d'autant plus qu'à l'époque les mandarins de l'Université étaient habitués aux interventions plutôt formelles, voire apologétiques.

Mais, c'est sans doute mon intervention après la conférence de Derrida qui fut la goutte qui a fait déborder le vase, comme on dit. Ma critique fut centrée essentiellement sur le problème du formalisme propre à la lecture des textes telle que Derrida avait l'habitude de le faire. C'était pour moi du commentaire de texte amélioré²⁵, qui pouvait passer très bien en langue française, mais qui ne correspondait pas à la langue allemande. Ceci d'autant plus que Derrida jouait avec le rapport du masculin et du féminin qui ne coïncide toujours pas en langue française – ou n'importe quelle autre langue néolatine – avec la langue allemande. En plus Derrida avait tendance à gommer le côté misogyne de Nietzsche, en mettant entre parenthèse la célèbre phrase de Zarathoustra : lorsque tu vas voir la femme, n'oublie pas le fouet !

Le fait est que l'après-midi même, après le déjeuner – puisque la conférence de Derrida eu lieu le matin – Deleuze, Lyotard, Derrida et Klossowski sont allés voir de Gandillac, pour lui dire qu'il fallait m'expulser du colloque et que si cela n'était pas possible c'était eux qui partiraient. Bien évidemment, Gandillac s'est trouvé dans une situation très délicate. D'autant plus qu'il n'était pas partisan de mon expulsion ; car

²⁵ En quelque sorte, de l'exégèse, dans la tradition vétéro-testamentaire.

pour lui toutes ces controverses²⁶ faisaient partie de l'intensité et de la passion qui ne pouvait que dégager toute discussion autour de l'œuvre de Nietzsche.

Voilà donc que de Gandillac, avec le tact qui lui était propre, a demandé à ces messieurs de lui permettre un peu de temps pour trouver une solution. Le fait est que de Gandillac a cru nécessaire de parler avec le groupe des philosophes allemands et il a pensé que Léopold Flam était la personne la plus à même de jouer le rôle d'intermédiaire. De Gandillac s'est donc adressé à Flam et lui a exposé la situation, la demande de Derrida et de ses amis. Comme il est tout à fait dans l'ordre des choses, Flam a demandé de consulter les groupes de philosophes allemands. D'après Flam, la réponse du groupe en question fut claire : ils ne voyaient pas pourquoi je devais être expulsé. Ils considéraient que mes interventions étaient un peu passionnelles, mais tout à fait correctes. De sorte qu'ils ont fait savoir à Flam que si j'étais expulsé ils partiraient.

Le moins qu'on puisse dire est que la situation se compliquait. Cela d'autant plus que les philosophes allemands, ainsi que Flam, n'avaient pas encore fait leur exposé. Je me rappelle que Flam est venu me trouver et m'a expliqué la situation. Ceci avant de rendre compte à de Gandillac, du résultat de sa démarche. Pour ma part, je trouvais cette affaire absolument absurde, car il me semblait que ne n'avais fait qu'exposer mes points de vue sur la pensée de Nietzsche et sur le problème de la transformation de l'ordre social.

Le fait est que Deleuze et ses amis ont quitté le château plus ou moins vite. Pierre Klossowski étant le seul qui est resté, car sa femme s'est opposé au départ. En effet, elle trouvait, comme elle va l'exprimer par la suite, que cette vite de château était sympathique. Mais, comme il est bien entendu, le départ de Deleuze et de ses amis va laisser une ambiance plutôt glauque. Certains pensaient, par exemple, que l'absence de Deleuze et de Derrida ne pouvait que nuire au résultat du Colloque, à sa réussite. Quoi que, d'une manière générale, il est tout à fait clair que le départ des vedettes parisiennes était une catastrophe. En tout cas les murmures et les bruits circulaient d'une manière constante.

²⁶ Il convient de remarquer que si bien dans le texte publié, par les Editions 10-18, les aspérités ont été gommées, il ne s'agissait pas d'un match de boxe. En effet, de tous les côtés les formes ont été respectées, c'est le moins que l'on puisse dire. Donc, pas d'irrespect, ni de paroles grossières. Il s'est agi simplement de confrontations très animées. En tout cas, une rencontre autour de l'œuvre de Nietzsche – philosophe impliqué dans la pratique du fascisme – ne peut pas être comme une rencontre de jeunes filles de bonnes familles.

Car il convient de tenir présent à l'esprit que cet événement, qui dura dix jours, s'est déroulé en circuit fermé. Ceci dans le sens où nous vivions dans ce château, pour ainsi dire, en dehors de tout contact avec l'extérieur. La seule pause dans cet enfermement s'est produite le cinquième jour, dans l'après-midi, après l'intervention de Flam, nous eûmes la possibilité d'aller au bord de la mer. En tout cas, il convient de noter aussi que dans ce Colloque il y avait des groupes d'assistants et étudiants plus ou moins soudés à leurs professeurs. Par exemple, dans le cas de Derrida il y avait non seulement sa nouvelle petite amie, Mademoiselle Agacinski, mais aussi des personnes qui lui étaient très proches comme Sahara Kofman, Jean Maurel, Jean-Luc Nancy, Philippe Lacour-Labarthe, et beaucoup d'autres encore.

De sorte que l'absence de ses amis et maîtres de la pensée, ne pouvait pas ne pas provoquer des réactions d'hostilité. Curieusement ces réactions se sont centrées dans la personne de Flam. Ceci d'autant plus qu'après la rupture, j'eus la possibilité de discuter beaucoup avec Flam. Très souvent on déjeunait et on dînait ensemble. C'est précisément ce rapprochement qui va faire croire que Flam avait mal présenté l'affaire au groupe des philosophes allemands. Par conséquent que Flam avait tout fait pour éviter mon expulsion. C'est justement cette hostilité qui va provoquer le fait que Flam va être totalement déstabilisé lors de son intervention. Car Flam n'a pas amené un texte précis qu'il aurait pu lire, il avait plutôt un texte de 125 pages qu'il a essayé de résumer.

Le fait est que lors de sa conférence Flam s'est mis à transpirer d'une manière déconcertante. Puis, il n'est pas arrivé à exposer son sujet. Il parlait plutôt de ce gros texte qu'il avait entre les mains et qu'il n'était pas arrivé à lui donner une forme adéquate²⁷. Cette expérience catastrophique nous montre jusqu'à quel point, même les personnes les plus solides²⁸, peuvent se désagréger dans des conditions qu'elles peuvent ressentir comme déstabilisantes. Puis, une fois que le processus se met en marche, il est clair qu'il ne peut mener qu'à la perte de soi.

En tout cas par la suite, après cette expérience malheureuse, Flam va s'enfermer comme dans une sorte de mutisme. Il déambulait comme un fantôme perdu dans sa pensée, toujours suivi par son assistant Schurmans. J'eus, dès lors,

²⁷ Il n'est pas inutile de rappeler ici que le texte de Flam, publié par 10-18 fut envoyé après le Colloque.

²⁸ Car nous ne devons pas oublier que Flam a connu l'expérience des camps de concentration nazis, et, comme on peut le comprendre aisément, quelqu'un qui a réussi à surmonter les conditions d'une telle horreur ne peut être qu'une personne extrêmement solide.

moins de contact avec lui. Les discussions que nous avons eu avant son accident se sont donc aussi diluées. Pour ma part je participais moins aux discussions, après les interventions, car il me semblait qu'il fallait calmer les choses. Ceci d'autant plus que mon tour devait arriver. Ce qui va se produire le neuvième jour, la veille du départ.

En tout cas, mon intervention s'est bien passée. La discussion fut très chaude, particulièrement avec Bernard Pautrat, mais je me suis senti dans mon élément, car pour moi, l'arme de la critique fait partie de l'authenticité de la pensée et est, comme telle, une manifestation de la raison raisonnante. Le seul événement qui m'a surpris par la suite s'est produit lors de l'entrée, pour le dîner, dans la grande salle du Château, où se passaient les principaux repas. Ce fut donc en fin d'après midi, du neuvième jour – peu après le départ de Flam et de Schurmans²⁹ – que les responsables du Château nous ont invité à un cocktail. Pierre Klossowski jouait le rôle d'amphitryon. Il se tenait donc, avec sa femme, à l'entrée du grand salon du premier étage. Il semblait très décontracté, voire très gai. Et voilà que lorsqu'on s'est serré la main et que sa femme faisait la bise à ma copine, il m'a dit : « Tiens Palma, tu veux que je te dise ce que je pense de toi ? » « Mais, bien sur Pierre... », lui ai-je répondu. « Tout compte fait, tu es pour moi l'homme de l'Atlantide qui vient perturber nos cadres référentiels ! ».

« Ecoute, lui ai-je répondu, ce que tu dis là me touche particulièrement. Car, si tu me le permets, je prends cela comme un bouquet de fleurs ».

Et voilà, ce fut la dernière fois que l'ai vu à Cerisy-la-Salle. Ce ne fut qu'au début des années quatre vingt dix que par le hasard des circonstances je l'aperçu dans le métro parisien, du côté de Montparnasse. Je me suis donc levé pour lui dire bonjour. J'eus donc le temps, debout devant lui, de lui dire : « Pierre, je suis Norman Palma, peut-être te rappelles tu de moi ? » Le métro arrivait à quai, à ce moment. Pierre Klossowski leva les yeux vers moi et comme s'il avait vu le diable lui-même, il est sorti en courant du wagon, pour disparaître au milieu de la foule. Pour ma part, je suis resté interloqué, tout en me demandant : Comment est-il possible qu'une controverse philosophie, certes passionnelle, ait pu produire un tel effet ? Puis, je pensais à Léopold Flam, car pour moi cela avait été, après tout, un jeu, tandis que pour lui, ce fut une tragédie.

²⁹ Car Flam a assisté à ma communication, mais il n'est pas intervenu.

12

Est-ce que tu te souviens de l'exposé de Flam 'Solitude et 'étrangement' de Nietzsche dans la pensée de Heidegger' ? Est-ce que c'était original ?

En réalité comme je l'ai expliqué il y a un petit moment, l'exposé de Flam fut un véritable échec. Il était totalement déstabilisé et le pire de tout est qu'il n'avait pas apporté un texte suffisamment concentré pour pouvoir le lire. Je pense qu'il avait l'intention d'improviser. Donc, il a essayé de lire quelques passages de ce texte de 125 pages qu'il avait entre les mains.

Bien évidemment, comme on peut le comprendre aisément, quelqu'un comme Bernard Pautrat était aux anges et lui a fait comprendre que non seulement il avait appauvri le Colloque, mais qu'en plus il ne faisait rien pour l'enrichir avec son apport personnel. Cette partie de l'intervention de Pautrat n'a pas été publiée. Mais il est clair que cela a fragilisé encore plus Flam.

En tout cas comme je l'ai signalé il y a un moment le texte publié ne correspond pas à la communication de Flam. Il est clair que s'il avait présenté ce texte, il n'y aurait pas eu de problème, et la discussion se serait déroulée en conditions vraiment optimales. Certes, il y a au centre de son sujet le concept « d'étrangement » qui correspond à l'« Entfremdung » allemand et qu'on pourrait traduire par « étrangéité » ou « étrangérisation ». Jean Hyppolite pour sa part traduit ce terme – dans sa traduction de la Phénoménologie de Hegel – par extranéation. Mais curieusement c'est un concept qui a peu à voir avec Nietzsche. C'est précisément ce que de Gandillac a essayé de montrer.

13

Après l'exposé de Flam, il y avait une table ronde avec Maurice de Gandillac, Bernard Pautrat, Flam et toi. Maurice de Gandillac commence la discussion en abordant le mot 'l'étrangement'... je le cite : « Mais en français 'étrangement' est un adverbe ». Comme substantif il sonne 'étrangement'... et de deux : Gandillac est surpris, il avoue, que Flam ne se soit pas référé à Maître Eckhart... Des remarques critiques ? Des remarques pertinentes ?

Avant de répondre à cette question permet moi de préciser qu'il ne s'agit pas d'une table ronde, mais tout simplement des interventions qui se font à la suite des

différentes communications. Il convient aussi de tenir présent à l'esprit que dans la publication définitive, on ne tient pas compte des digressions qui sont faites par l'orateur, on publie son papier, tout simplement ; puis, pour ce qui est des interventions, on tend plutôt à les résumer.

Mais, on ne peut pas comprendre ces interventions et le côté décousu qu'elles présentent, si on ne tient pas compte du fait, comme je l'ai souligné il y a un moment, que Flam n'a pas fait un exposé cohérent. Sa communication avait été déplorable. C'est la raison pour laquelle certains intervenants comme de Gandillac vont essayer de sauver les apparences, tandis que d'autres comme Pautrat, par exemple, vont profiter pour donner l'estocade finale, voire pour se moquer du personnage.

Pour ces raisons je ne pense pas que ces remarques doivent être considérées comme susceptible d'apporter de la lumière et encore moins comme des remarques pertinentes. Dans ces circonstances il aurait été, probablement, plus pertinent d'arrêter la discussion, mais comment prendre une telle décision ? Car, en réalité, le malaise était tout à fait perceptible. En tout cas, pour les adversaires de Flam c'était du pain bénit, comme on le dit.

Il est, toutefois, important de remarquer ici que, dans ces circonstances, de Gandillac fut d'une correction parfaite. Il s'est accroché au terme d'étrangement, car il n'y avait pas de contenu. Il fallait donc le décortiquer, pour donner à Flam la possibilité de reprendre ses esprits. En tout cas, c'est le souvenir que j'ai de ce moment pénible, de ce qui est pour un intellectuel le symbole même de l'échec.

14

Ta remarque portait aussi sur le terme 'l'étrangement', mais en même temps tu trouvais l'idée d'étrangement intéressante... Ton commentaire ?

Dans une situation de cet ordre là – que vit péniblement quelqu'un qu'on apprécie – il est clair qu'on se doit de faire tout son possible pour détourner l'attention et donner à cette personne la possibilité de se récupérer. Mais dans une situation aussi délicate, tout peut être mal interprété et enfoncer encore plus la personne qu'on cherche à sauver. En l'occurrence le terme de l'étrangement, plus précisément de l'étrangéité, m'est particulièrement cher. Non pas seulement parce que je ne suis pas originaire de ce monde, mais aussi et surtout parce que l'esprit qui conditionne son existence m'est particulièrement étranger. De là que pour moi ce

concept soit tellement significatif. Mais, le fait d'être étranger, de devenir étranger à son monde et au monde en tant que tel, est une problématique hégélienne.

Il s'agissait, par conséquent, pour moi, dans ces conditions, de souligner l'importance de ce concept, sans pour autant dire qu'il s'agissait d'une notion purement hégélienne. Car chez Hegel, la négation déterminée est la rupture – du soi avec le monde -, est la condition même de la réflexion. Quelqu'un qui est en adéquation totale avec son monde ne peut être que la reproduction même de son esprit, il est nécessairement la caisse de résonance du discours dominant. Par conséquent, la pensée jaillit de la rupture, de l'étrangérisation et, selon son concept, se donne comme but le devenir-autre du monde.

Il fallait, par conséquent, étant donné les circonstances, parler de ce concept et de son rôle au niveau de la théorie, tout en évitant de déstabiliser Flam encore plus. Un comportement contraire aurait été, de ma part un acte ignoble. Car c'est grâce à Flam que je pus continuer la décade, faire mon intervention et avoir vécu cette expérience intellectuelle qui fut pour moi particulièrement significative.

15

Enfin, Bernard Pautrat trouvait l'exposé de Flam 'étrange'. Et qui pis est, il disait : « Vous m'aviez accusé de présenter un Nietzsche fou ». Ton commentaire ?

En effet, l'exposé de Flam fut plus qu'étrange, il fut un désastre. Pour Pautrat, ce fut du pain bénit. Il eu la possibilité de se venger, non seulement de la critique que lui avait fait Flam, mais aussi et surtout du rôle que Flam avait joué, selon lui, dans ce Colloque. Le départ de Deleuze et de Derrida fut pour lui un véritable échec. En réalité, la critique que Flam avait fait après l'exposé de Pautrat, allait plutôt dans le sens de la désubstantialisation de la pensée de Nietzsche. Il critiquait, plus précisément, ce style maniériste à laquelle était réduite la pensée de Nietzsche par Klossowski, Deleuze et Derrida et dont il avait compris que Pautrat ne faisait que suivre. En effet, Flam avait lu le texte de Pierre Klossowski – *Nietzsche et le cercle vicieux*, 1969 – et savait très bien que ce texte avait influencé beaucoup Deleuze et par conséquent Pautrat.

Nous avons déjà eu la possibilité de discuter de ce mouvement de la pensée, dont le but était de dédouaner la pensée de l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Par

conséquent, nier le simple fait que Nietzsche était le porteur d'un projet de restructuration des valeurs, en vue de restructurer la domination. En effet, pour Nietzsche le monde de son temps était la manifestation la plus radicale du règne du dernier homme. Plus précisément, de ce monde où règne la morale des esclaves, la volonté d'aider les misérables au lieu de les pousser à la déchéance et à la mort. Car, toujours selon lui, dans ce monde la classe servile et barbare avait appris à voir dans son existence une injustice.

Par conséquent, pour Nietzsche le monde qui cherche le nivellement individualiste, est bien le règne du dernier homme. En d'autres termes, ce monde qui cherche à imposer le principe de la loi du plus grand nombre et de l'égalité numérique – qu'un vaut un et pas plus d'un -, de l'égalité devant le droit et le pouvoir, cet univers est bien le règne du dernier homme, où les maîtres ne sont pas des maîtres, et où les esclaves n'acceptent pas leur condition d'esclaves. Pour Nietzsche il faut, en d'autres termes, lutter contre révolte des opprimés, des misérables, des ratés et des déshérités. Car pour lui il est absurde de vouloir lutter contre la fatalité qui dit au faible : Périr !

Certes, Nietzsche ne voit pas dans ce mouvement de nivellement social le triomphe de l'esprit de la démocratie et des droits de l'homme. Pour lui cette idéologie est la conséquence du développement de l'esprit du christianisme qui prêche l'amour du prochain et de ceux qui souffrent. Par conséquent, pour Nietzsche ce qui est en marche dans le règne du dernier homme, c'est précisément la morale des esclaves, dont le christianisme est sa plus haute manifestation. De sorte que l'auteur de *Par-delà le Bien et le Mal*, ne voit pas la dimension du politique qui se déclenche à partir de la Révolution anglaise et la Révolution française. Il s'agit pour lui dans ce processus, plutôt de la marche de l'esprit du christianisme. Pour cette raison, il adore la hiérarchie du Moyen-âge, mais s'oppose farouchement au processus de nivellement qu'impose le règne du politique. En tout état de cause, Nietzsche n'a pas compris que le Moyen-âge est une pure manifestation de l'esprit du christianisme. Car pour cet esprit, comme l'avait exprimé Lope d'Aguirre, dans sa lettre d'octobre 1561 à Philippe II, le ciel est fait pour les serviteurs, tandis que la terre est destinée aux seigneurs. En tout cas, dans son Epître à Tite, Paul dit : « Exhorte les serviteurs à être soumis à leur maître... à montrer une parfaite fidélité, afin de faire honorer en tout la doctrine de Dieu notre Sauveur » (2,9-10). Puis, dans son Epître aux Colossiens, Paul reprend cette problématique, abonde dans le même

sens : « Serviteurs obéissez en toute chose à vos maîtres... Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur... sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage pour récompense ». (3,21-24).

Cependant, quelle que soit la confusion de Nietzsche, qui le mène à préférer la morale induite à la morale chrétienne, il s'agit pour lui de dépasser le règne du dernier homme et à vouloir le règne du surhomme. Donc, cet ordre des choses où la volonté de domination, la volonté de puissance pourra se manifester sans aucune entrave. Or, le nazisme n'a fait que reprendre cette idée, de là la volonté d'extermination des faibles, des ratés et des races dites inférieures. Car pour le nazisme, comme on le sait, la race allemande était la race supérieure, la seule à avoir le droit à la liberté, à la vie et au bonheur. Tandis qu'il y avait pour eux des peuples qui avaient droit à la vie dans la servitude et d'autres peuples qui n'avaient pas droit à l'existence et qui devraient être exterminés.

16

Est-ce que Flam avait des idées toutes faites sur Nietzsche ?

Non, je ne pense pas que Flam avait des idées toutes faites sur Nietzsche. Il connaissait très bien son œuvre. Il trouvait, par contre bizarre le négationnisme qui tendait à se manifester dans ce Colloque. C'est la raison pour laquelle il y a eu cet accord entre nous deux et avec des personnes comme Löwith, Biser et Fink. Et cet accord, dans nos discussions tournaient essentiellement autour de la problématique de l'incidence de Nietzsche dans le mouvement nazi. Certes, nous étions d'accord sur le fait que le nazisme n'était pas du nietzschéisme pratique, car pour l'auteur d'*Aurore* la race germanique n'était pas appelée à devenir la race des seigneurs comme telle ; mais, malgré cette différence qui est importante, il est absurde de nier toute influence. La pensée de Nietzsche va faire partie de l'esprit du nazisme, tout comme le mouvement nationaliste qui se développe à partir de Fichte et qui va déboucher dans l'idée de la suprématie de la race allemande.

Cela dit, le conflit de base était particulièrement intéressant. Et c'est précisément ce que Maurice de Gandillac avait pressenti, mais malheureusement ce qui aurait dû être une confrontation philosophique – dans le sens de la « disputatio » latine -, est devenu un mouvement d'exclusion et de rejet de ceux qui n'étaient pas

d'accord avec la ligne dominante. Curieusement Flam fut la victime de ce qu'on appelle actuellement un choc culturel.

Car, bien réfléchi, le problème de fond qui aurait dû se présenter lors de ce Colloque était celui de la restructuration de la domination. En effet, le monde moderne avait pris le chemin, à partir de la Révolution anglaise et française, de la garantie des droits, de la nécessité de réaliser un processus politique devant conduire à la formation d'une communauté d'égaux en vue de bien vivre (Aristote). Ceci d'autant plus que l'esprit des valeurs du christianisme tendait à s'enfumer. Les gens croyaient de moins en moins dans la promesse de l'au-delà³⁰. Les revendications égalitaires vont faire réagir certains penseurs de la philosophie. Plus précisément, sur les systèmes de valeurs devant conditionner l'existence sociale. Nietzsche étant une des manifestations les plus significatives de ce mouvement, dont le but essentiel est la restructuration de l'ordre hiérarchique qui doit être celui de l'ordre du monde. Mais, il convient de comprendre qu'un tel processus ne peut se faire dans la transparence, la brutalité et le cynisme dont parle Nietzsche. Protagoras avait bien compris, à ce propos là, qu'il fallait avancer avec le masque de la justice. Ceci nous explique pourquoi le marxisme est en réalité le seul mouvement de la pensée moderne capable d'assurer ce processus. Car le marxisme agit, ne l'oublions, au nom de l'opprimé lui-même, mais crée les conditions non seulement de la restructuration hiérarchique du social, mais plus fondamentalement il s'agit du processus qui mène à la castification du social³¹. Car la fin de l'individualisme et du règne du marché qui lui est consubstantiel implique nécessairement, comme l'avait compris Platon dans sa *République*, la castification du social. Plus précisément d'un ordre où les seigneurs produisent des seigneurs, les gardiens des gardiens et le peuple de la main d'œuvre obéissante et corvéable à merci.

³⁰ Notons que pour Pierre Klossowski : « Toute démystification coïncide avec une chute, toute remystification avec une hausse, soit la création ». *Nietzsche aujourd'hui*, Tome I, page 100. – Ce qui veut dire concrètement que la remystification du monde – et non pas sa rationalisation – est une des tâches principales des temps à venir.

³¹ Remarquons, à ce propos, que pour Deleuze : « Marx et Freud sont peut-être l'aube de notre culture, mais Nietzsche, c'est tout à fait autre chose, l'aube d'une contre-culture ». Op. cit. p.160. – Plus précisément, d'une contre-culture par rapport au règne de la communauté juridique d'égaux. Car comme le disait Nietzsche lui-même : « L'esclave devient un homme libre, toutes les barrières rigides et hostiles que la nécessité, l'arbitraire ou la « mode insolente » ont mis entre les hommes, cèdent à présent. Dans cet évangile de l'harmonie universelle, non seulement chacun se sent uni, réconcilié, fondu avec son prochain, mais il se sent identique à lui, comme si le voile de Maïa se déchirait et ne flottait plus qu'en lambeaux autour du mystère de l'Unité originelle ». *La Naissance de la Tragédie*, Idées, Gallimard, 1949, p. 26.

Ce que les amis de Pierre Klossowski n'ont pas compris à l'époque est que seul le marxisme était capable de créer les conditions de ce devenir par rapport au règne du dernier homme. Curieusement c'est Derrida qui va percevoir plus tard la logique de ce devenir. En effet, dans son texte *Spectres de Marx*³², Jacques Derrida parle du discours de Marx comme étant : « La singularité absolue d'un projet de forme philosophique et scientifique³³ ». Plus précisément, pour lui, Marx « appartient à un temps de disjonction, à ce « time out of time », où s'inaugure laborieusement, douloureusement, tragiquement, une nouvelle pensée des frontières, une nouvelle expérience de la maison, du chez-soi et de l'économie³⁴ ».

Or, si bien il est vrai que le marxisme peut restructurer la domination d'une façon plus adéquate que le nicheanisme, il est vrai aussi qu'il permet de présenter les seigneurs – ceux qui ont la chose publique en usufruit – comme étant les esclaves des esclaves. Mais dans ce processus de restructuration de la domination la dimension éthique manque totalement : tout se passe au nom de la force brutale et grâce à la brutalité de cette force. Mais, pour cette forme de conscience ce qui compte est la fin et non pas les moyens employés.

En tout état de cause, c'est en 1993 que Jacques Derrida nous parle du nécessaire retour de Marx³⁵ sans faire allusion aux millions de morts provoqués par cette utopie meurtrière et encore moins de la façon comment quelques oligarques ont pillé et se sont appropriés la chose publique, créant ainsi un monde plus inégalitaire que celui des Tzars. Puis ils soutiennent que le marxisme est une science, ce qui est aller trop vite en besogne, car il s'agit de le prouver. C'est le minimum qu'on peut demander à une pensée qui prétend être le summum de la pensée.

³² Editions Galilée, Paris, 1993.

³³ Page 149.

³⁴ Page 276-277.

³⁵ Pour ce qui est du possible retour du marxisme, je pense que cela est de l'ordre du probable. Mais ce retour ne peut pas être le résultat du caractère scientifique du marxisme, comme l'a cru Derrida, mais plutôt à cause de l'aggravation de la crise actuelle. Car la fin du règne du billet vert ne peut que provoquer une crise d'ordre universel. Et avec la radicalisation de ce processus, une certaine forme de conscience tend à croire que le marché, la monnaie et la valeur de change sont la cause de tant de malheur. Le marxisme peut se présenter, ainsi, comme la ruse de la raison en vue de la restructuration organique du social, du devenir d'un Nouveau Mode de Production Asiatique. Donc, d'un ordre du monde qui mettra fin à l'individualisme, à la libre circulation des personnes et à la mobilité verticale.

17

Pour certains la participation de Flam à la conférence sur Nietzsche était un succès, pour d'autres c'était la déconfiture. Qu'est ce que tu en penses ?

La communication de Flam fut, en effet, un désastre. Mais il faut savoir que tout être qui se lance dans une aventure de cet ordre, peut connaître un tel accident. Il y a des fois où on se sent paralysé de peur, soit parce qu'on doute de son propre savoir – ce qui est, soit dit en passant, tout à fait légitime et salubre -, soit parce que la pression de l'adversaire est trop importante. Car ce type d'évènements sont comme des matchs de boxe, où tous les coups ne sont pas permis, et où les capacités de frappe des adversaires peuvent être très importantes³⁶. Il faut, par conséquent, être capable d'encaisser, ou d'éviter l'affrontement. En tout état de cause, il ne faut pas sous-estimer le moment où les adversaires brandissent les armes de la critique. Pour cette raison, il est hautement problématique d'essayer de comprendre l'importance de la pensée et du savoir d'une personne, à partir d'une expérience malheureuse. La pensée et le savoir s'objective plutôt dans une œuvre. Et nous savons que l'œuvre de Léopold Flam est considérable et qu'il s'agit de la faire connaître, particulièrement ce qui est écrit en langue flamande.

Cela dit, il est vrai que Flam aurait dû envoyer un texte plus consistant, plus polémique³⁷. Car comme nous l'avons déjà signalé, le texte qui apparaît dans la publication n'est pas celui qu'il avait entre ses mains au moment de son intervention. Quoi qu'il ait pu décider, à posteriori, d'envoyer un texte plus neutre, pour essayer de faire oublier le moment difficile qu'il a vécu à Cerisy-la-Salle.

³⁶ Cela est d'autant plus vrai que les autres étaient en surnombre et que Flam, par l'absurde de la situation, va être considéré comme la cause de ce qu'ils ont perçu comme un désastre, mais qui n'en fut pas un.

³⁷ Cela dit le texte qu'il a envoyé reflète, par moment le conflit que nous avons connu pendant le Colloque. Voici un passage : « Et nous y voilà, tous esprits supérieurs, rassemblés ici, à ce Colloque qui est peut-être la caverne de Zarathoustra. Est-ce pour dire notre désarroi ? Est-ce pour vaincre le désenchantement de Nietzsche et de nous-mêmes ? Ou est-ce pour triompher et pour la gloire que nous obtiendrons pour notre bonne lecture du texte nietzschéen ? Pourquoi sommes nous ici et pourquoi parlons nous de « Nietzsche aujourd'hui »? » Et un peu plus loin il ajoute : « Les hommes supérieurs se réunissent dans la caverne de Zarathoustra, car ils sont conscients que Dieu et tous les dieux sont morts, que les étoiles sont éteintes, que la Lune a éclaté, qu'il n'y a plus de Soleil, aucune mission et aucune tâche, aucune vérité pleine et éclatante, au contraire une vérité éclatée en miettes et il faut se restreindre, se borner à des vérités partielles, toutes petites, minuscules, invisibles ». Op. cit., Tome II, page 409-410. – Il est clair qu'il aurait dû approfondir cette problématique et faire de la philosophie avec de la dynamite.

18

Est-ce que tu as encore rencontré Flam après la conférence ? ou plutôt lu ?

En effet, j'ai rencontré Flam plusieurs fois après le Colloque. Il y a eu tout d'abord le Colloque sur l'utopie, à Bruxelles, où j'assistais mais où je n'ai pas pris part, car tout avait été déjà organisé. Puis, et, surtout, il m'a publié deux textes dans sa revue *Dialogo*. Le premier texte traduit en langue néerlandaise, portait le titre de *Le Marxisme et sa perspective*. Il s'agissait d'un dialogue imaginaire avec Luis Althusser et Raymond Aron. Dans ce texte je reprends la pensée de l'un et de l'autre, tout en restant très proche des textes publiés. Je me rappelle avoir écrit ce dialogue peu après la fin du Colloque de Cerisy-la-Salle. Je me rappelle que Flam avait beaucoup aimé ce texte. Puis, il y a eu un deuxième écrit, un autre dialogue – portant le titre *Soirée* – qu'il a aussi publié dans sa revue. Il y a eu aussi d'autres rencontres, dont plusieurs à Paris.

Pour ce qui est de la lecture de son œuvre, comme je l'ai déjà expliqué, il y a un moment, j'ai eu la possibilité de lire une partie de son travail publié en langue française. Probablement ce travail de traduction pourra reprendre un jour et je pourrai ainsi aller plus loin.

19

J'ai vu sur internet que tu as un website avec la dénomination 'Critique et sens du monde'. Est-ce que ce titre est tout de suite le renvoi à ta philosophie ou ... un signe de précision ?

Par cette expression « Critique et sens du monde », je cherche à faire comprendre, de prime abord, que mon œuvre n'est pas simplement critique, mais qu'elle se donne comme but de signaler que le monde de l'humain a une finalité qui doit être, pour moi, nécessairement éthique. La pensée marxiste par exemple – et c'est le propre de tout système de valeurs -, non seulement critique le monde (capitaliste) mais essaie de montrer qu'il y a un but, qu'implique nécessairement un processus d'accomplissement, et ce but n'est autre que le communisme. Nietzsche pour sa part, comme on vient de le signaler, critique le monde du dernier homme – ce monde sans volonté de domination – et signale la nécessité de construire le règne du surhomme.

Pour ma part j'essaie de faire comprendre les grands problèmes de notre temps, de critiquer le réel tel qu'il est et de signaler qu'il y a bien une perspective axiologique qui est la constitution d'une communauté d'égaux au niveau des nations, comme au niveau international : la communauté universelle des nations s'accomplissant dans l'universalité des relations. Le sens de l'histoire du point de vue axiologique n'est pas, dès lors, la négation du droit, de l'économie et du politique, comme le voulait Marx, mais bien l'accomplissement du droit, de l'économie et du politique comme l'avait signalé Aristote.

Cela veut dire, par conséquent, que je suis de ceux qui pensent que nous nous sommes fourvoyés avec la philosophie allemande et qu'il faut revenir aux grecs pour reconstituer la totalité de ce savoir. En effet, à un moment donné – après les événements de Cerisy-la-Salle – je me suis mis à relire la *Politique* et les trois éthiques d'Aristote. Ce ne fut pas le résultat du hasard ou des circonstances. J'avais remarqué que Castoriadis, dans son travail, donnait des citations de la théorie politique d'Aristote qui me semblaient particulièrement puissantes et significatives. Cela m'avait plutôt déconcerté au début, car j'avais un souvenir très négatif de la pensée aristotélicienne que j'avais étudié à l'Université de Barcelone – entre 1959 et 1963 – avec des professeurs catholiques et dont certains étaient membres de l'Opus Dei. Bien évidemment, à l'époque je pensais que la théorie aristotélicienne ne pouvait donner autre chose que l'ordre franquiste.

Le fait est que la relecture et le travail de la pensée aristotélicienne en particulier et grecque en générale m'a permis de restructurer, dans ma tête, l'idée du processus d'accomplissement de l'humain. Plus précisément le rôle de la raison théorique et de son rapport à la pratique de la raison. Par conséquent, la formation de l'idée même d'un système de la pensée capable de donner un sens au devenir-autre du monde. C'est, donc, à cette époque là que je vais laisser de côté la dialectique hégélienne qui avait, jusqu'à ce moment là, occupé l'horizon de ma pensée.

20

Qui sont ou qui étaient tes maîtres en philosophie ?

Au début de ma véritable aventure philosophique je suivis les cours de Jean Hippolite au Collège de France. Son enseignement sur Hegel m'a permis de

connaître la pensée classique allemande. Car lorsque j'ai fait mes études en Espagne, la philosophie classique allemande n'était pas enseignée, elle était considérée comme une pensée anti-catholique. Puis, je suivis les cours de Lucien Goldman à l'École Pratique d'Hautes Études en Sciences Sociales. Je pus aussi suivre le cours de Raymond Aron. Quoi que j'étais moins assidu à son cours, même lorsqu'il est passé au Collège de France. C'est en 1965 et 1966 que j'eus l'opportunité de suivre les cours d'Adorno à l'Université de Francfort sur le Maine. Malheureusement à l'époque je n'ai pas eu la possibilité de prolonger mon séjour dans la République Fédérale. A l'époque ma nationalité d'origine – nicaraguayenne³⁸ - ne m'a pas permis d'aller plus loin. A mon retour en France, j'ai donc réintégré, à l'École Pratique d'Hautes Études, le séminaire de Lucien Goldmann et ce jusqu'à sa mort, début 1967, si je ne me trompe pas.

Quoi que je garde beaucoup d'estime pour mes professeurs de philosophie, et particulièrement pour Lucien Goldmann, je n'ai rien gardé de leur enseignement. La vie a fait que j'ai suivi un autre chemin. Car la formation hégéliano-marxiste que j'avais reçu, ne me permettait pas de comprendre le monde : ni son passé, ni son présent et encore moins son avenir. C'est ainsi que, à cette époque, je vais m'orienter, de plus en plus, vers l'économie et vers l'histoire. Le vrai retour à la philosophie se fera plus tard, vers la mi des années soixante-dix, lorsque je vais me remettre à relire Aristote, comme je l'ai expliqué il y a un moment.

Il s'agit, toutefois, de comprendre que ce retour à Aristote en particulier et à la philosophie grecque en générale, ne doit pas être perçu comme une impulsion dogmatique, tel que peut le vivre le chrétien qui redécouvre *La Bible* et qui devient un « New Born ». Qui fait, donc, une plongée à l'état pur dans le dogmatisme de la lettre, tel que nous le constatons aujourd'hui avec dans la mouvance des néoconservateurs aux États-Unis, par exemple.

Il s'est agi pour moi, plutôt, d'un retour aux sources. Ceci tout en étant conscient que les textes originaux d'Aristote, des sophistes et des présocratiques n'existent plus, car ils ont été emportés avec la destruction des grandes bibliothèques de la méditerranée. C'est donc à partir de ces palimpsestes plus ou moins lisibles que je me suis donnée comme tâche de restructurer une pensée, à caractère universel, capable de faire face aux interrogations de notre temps. Bien

³⁸ Je n'avais pas encore la nationalité française.

évidemment dans ce processus il s'agit de tenir présent à l'esprit que la philosophie, comme pour Aristote, ne peut être que le savoir de la totalité de l'Être. En tout cas, il me semblait nécessaire de dépasser le maniérisme de la philosophie moderne qui reste à la surface des choses et qui s'enferme dans sa formalité conceptuelle pour ne rien dire, ou pour dire peu de choses de ce qui est essentiel.

21

Je ne connais pas ton œuvre, Pourquoi devrais-je la lire ?

Poser la question du devoir de lecture d'une œuvre, ou d'un texte donné, ne peut avoir de sens du point de vue philosophique que s'il s'agit d'un impératif éthique. Car il ne faut pas oublier que pour beaucoup de personnes le solipsisme n'est pas une figure de style. Pour eux tout tourne autour du moi³⁹. Quoi qu'ils peuvent dériver et se dire, avec Ortega Y Gaset : Je suis moi et mes circonstances ! D'autres peuvent s'intéresser au prochain car ils considèrent que l'impératif éthique par excellence est : Aime ton prochain comme toi même ! Mais ces personnes – méconnaissant, de bonne foi, la loi des contraires – peuvent ne pas encore avoir pris conscience du fait que le prochain s'oppose au lointain, comme le semblable s'oppose au dissemblable.

Cela dit, il y a des êtres qui savent très bien que la dimension générique est la substance de toutes les singularités, de tout ce qui est un numériquement (Aristote). Par conséquent, pour ces êtres la dimension éthique de la pensée ne peut être que d'ordre universel. Dès lors, pour ces êtres, la pensée philosophique est essentiellement une pensée humaniste : une pensée philanthropique, comme disait Alexandre von Humboldt.

Or, à ce propos là, je viens de publier un texte dont le titre est : *Mondialisation et Altermondialisme*. Où il est question du surendettement du Tiers-Monde, de la misère de la plus grande partie de l'humanité⁴⁰. De plus dans ce texte j'essaie de montrer comment on est arrivé à cette catastrophe⁴¹ et que cela n'a rien à voir avec

³⁹ A la rigueur, c'est pour parler le langage de l'absurde, du moi, je, et moi-même dont il s'agit.

⁴⁰ Les statistiques nous disent, à ce propos, que la moitié de l'humanité vit actuellement avec moins de deux dollars par jour et que le tiers le plus misérable survit avec moins de un dollar par jour.

⁴¹ Notons simplement que fin 2004 la dette consolidée du Tiers-Monde était de l'ordre de 3.000 milliards de dollars et que depuis le début de la crise de l'endettement, en 1974, ces pays ont déjà remboursé autour de trois

les automatismes du marché. J'essaie, en tout cas, de montrer que la crise globale que nous connaissons est la conséquence du fait d'avoir donné – par les Accords de Washington du 18 décembre 1971 – à la nation la plus riche du monde – les Etats-Unis – le droit et le privilège d'émettre la monnaie internationale et de pouvoir ainsi acheter les biens et les services du monde avec du simple papier.

De plus, dans ce texte je critique la soi-disant solution altermondialiste, d'effacer la dette du Tiers-Monde. Car l'effacement de la dette privée – car c'est elle la partie principale⁴² – ne peut que provoquer la perte de crédibilité de ces nations. Ce qui veut dire concrètement que ces nations ne peuvent plus emprunter sur le marché international et sont vouées à vivre de la charité internationale. Pour cette raison nous pensons que ce chemin est celui du désastre et que la seule route viable passe par le dépassement du règne du billet vert⁴³. Ce qui doit conduire nécessairement à la perte de valeur à l'infini de cette monnaie et donc au retour à la solvabilité des nations sur-endettées. C'est précisément ce que nous constatons depuis le début de 2005. Et ceci grâce à la dépréciation du billet vert. Rappelons, en effet, que le 26 octobre 2000, 1 euro valait, 0,8228 de dollars. Actuellement (30-12-2006), 1 euro vaut presque 1,32 de dollars. Et c'est, précisément, cette dépréciation du billet de l'Oncle Sam qui est en train de provoquer le désendettement des pays du Tiers-Monde qui sont pour l'essentiel dans l'espace dollar. Bien évidemment, ceux qui sont dans l'espace euro – les pays du F-CFA – sont actuellement dans une situation de plus en plus catastrophique. Car il n'est pas difficile de comprendre que si cette sur-appréciation de l'euro⁴⁴ pose des problèmes à la cinquième puissance économique du monde – la France -, comment ne va-t-elle pas poser des difficultés encore plus importantes à des pays comme ceux des anciennes colonies françaises de l'Afrique noire ?

fois cette valeur : 9.000 milliards de dollars. Puis, si nous ajoutons à cette somme la fuite des capitaux, nous arrivons à la somme astronomique de 12.000 milliards de dollars, au plus bas mot. Cela dit, dans ce texte nous essayons de montrer que le Tiers-Monde n'a pas besoin de charité, mais plutôt de justice.

⁴² Notons que fin 2004, le 60 % de la dette internationale dépendait du système bancaire international, que 22 % faisait partie de la dette envers des États, de la dette publique, et que le 18 % restant est ce que nous appelons la dette multilatérale : envers le FMI, les banques régionales de développement et la Banque Mondiale.

⁴³ Il convient de rappeler que pour beaucoup d'économistes les États-Unis sont la manifestation la plus haute de la modernité et que vouloir la fin de son règne, à travers la fin du privilège exorbitant du dollar, c'est vouloir le règne de la médiocrité, voire le règne de la barbarie.

⁴⁴ De quelque 60 % depuis octobre 2000.

22***Est-ce que tu peux préciser ou définir ton œuvre ?***

Mon travail théorique, comme je l'ai déjà expliqué, tourne autour d'une structure principale qui est composée de quatre introductions philosophiques – au droit, à l'économie, à la politique et à la nature – coiffées par un texte dont le titre est : *De la Métaphysique à la métaéthique de l'Être*. Ce Traité de principes, comme l'indique le sous-titre, est la partie purement conceptuelle que permet de lier et de consolider l'ensemble de cette structure. Cette œuvre n'est pas encore terminée, comme je l'ai déjà indiqué. De cinq parties manquent trois. C'est donc un projet qui est en voie de réalisation.

Mais ce qui est important de comprendre, c'est que non seulement cet ensemble est solidement structuré, mais que le travail théorique adjacent l'est aussi par rapport à ce noyau⁴⁵. C'est ainsi que si quelqu'un ayant lu le texte sur la dette du Tiers-Monde, veut aller plus loin dans la réflexion sur l'économie, il peut se rapporter à *l'Introduction à la théorie et à la philosophie de l'économie*. Il peut aussi lire le texte *l'Euro, entre le dollar et l'or*, qui devra être publié prochainement.

Une personne peut aussi vouloir lire un texte comme *Monothéisme et légitimation*, qui est une étude sur les quatre texte monothéiste : *l'Ancien Testament*, le *Nouveau Testament*, le *Coran* et la *Bible des Mormons*. Et bien, cette personne peut lire aussi un texte qui peut être considéré, en quelque sorte, comme un prolongement : *Axiologie et Eschatologie dans le nouvel ordre mondial*. Elle peut aussi se pencher sur le texte : *De l'Absolu éthique* qui serait une sorte d'introduction à la philosophie du politique ; lequel travail ne pas encore rédigé, comme je l'ai déjà indiqué.

23***Quel est ton ouvrage de première importance ?***

⁴⁵ Je me permets de signaler que l'essentiel de mon travail est disponible dans mon site Internet : normanpalma.net.

Comme on peut le comprendre aisément mon travail théorique le plus important est celui qui doit chapoter la structure principale de mon système de la pensée : *De la Métaphysique à la Métaéthique de l'Être*. Mais, pour le moment, ce texte n'existe que sous la forme d'ébauche. Donc, pour ce qui est des textes déjà terminés, il me semble que *l'Introduction à la théorie et à la philosophie du Droit*, ainsi que *l'Introduction à la théorie et à la philosophie de l'Economie*, sont les plus accomplis. Quoi que parmi mes amis, certains pensent que *Monothéisme et Légitimation* est le texte le plus réussi, tandis que d'autres considèrent que c'est : *Mondialisation et altermondialisme*.

24

Tes enseignements sont nombreux, mais s'il est une université avec beaucoup de mystères, l'arbre de la science... c'est bien l'Université de Paris-Sorbonne. Est-ce que c'est encore la métropole de la philosophie ?

C'est comme lecteur d'espagnol que je commençais à enseigner à la Sorbonne en octobre 1967. Ce n'est qu'à partir de la rentrée d'octobre 1968 que l'Institut Hispanique va se joindre à cette partie de l'Université de Paris qui s'appelle actuellement encore l'Université Paris-Sorbonne, ou tout simplement Université de Paris IV. Mon activité dans cette institution peut être divisée en trois périodes différentes. Durant la première période, de 1967 à 1979⁴⁶, j'ai enseigné principalement la littérature classique espagnole, dont Cervantès et la picaresque et marginalement l'éthno-histoire latino-américaine. Plus concrètement, l'histoire des grandes cultures pré-américaines, ainsi que la Conquête et la période de la formation coloniale. C'est précisément à cause de cette unité d'enseignement que les conflits vont se manifester avec la personne responsable de cette matière, donc avec le Professeur en chair de cette unité de valeur. Jacques Lafaye a pris sa fonction en 1973, si je ne me trompe pas. Peu à peu il va se rendre compte que ma façon de voir ces phénomènes historiques était radicalement différente. Il aimait dire, dans son

⁴⁶ J'ai donc vécu les événements de mai 1968 en tant que jeune enseignant à la Sorbonne. J'étais donc au centre même de cette activité contestataire. La vérité est que ne n'ai pas participé à ce mouvement, je me suis alors promené comme un observateur. A cette époque j'étais déjà très critique à l'égard du marxisme en général, J'étais déjà persuadé que la révolution marxiste était la médiation nécessaire au processus de restructuration de la domination. Donc à ce processus qui doit mener non pas un Nouveau Moyen-Age comme le croyait Nicolas Berdiaev – voir à ce propos : *Les sources et le sens du Communisme Russe* -, mais plutôt vers le Nouveau Mode de Production Asiatique.

cours général, que heureusement les conquistadores étaient arrivés dans ce continent, car ils avaient descendu les indiens des cocotiers. Dans son texte principal, *Les Conquistadores*⁴⁷, il affirme par exemple, que dans ce monde les peuples vivaient « dans la terreur des forces obscures. Les prêtres servaient des dieux implacables, assoiffés de sang, auxquels il fallait sacrifier non seulement des ennemis pris à la guerre, mais la fleur de la jeunesse même des nouveau-nés⁴⁸ ». En tout cas, pour lui « La Conquête fulgurante a été d'abord la victoire de la foi sur le manque de foi ; non sans doute, comme le pensaient les Conquistadores, la foi en Dieu contre les superstitions païennes, mais la foi en la victoire contre la résignation à la défaite, ou plutôt l'interférence purement fortuite du messianisme chrétien (qui connu à cette époque un renouveau sans précédent depuis les temps apostoliques) avec des prophéties païennes, bientôt renforcées par des hardies interprétations des prophéties de *l'Ancien Testament*. Dans une perspective chrétienne, on peut en effet qualifier une telle rencontre de providentielle. Là est la clé du mystère qui constituerait autrement l'épopée des Conquistadores⁴⁹ ».

Pour ce qui est de la différence entre le mode de conquête des Ibériques et celui des Anglo-Saxons, voilà ce que nous dit Jacques Lafaye : « Il est abusif d'opposer l'absence de préjugés raciaux des Conquistadores et des *encomenderos*, au racisme destructeur des Anglo-Saxons, en Amérique du Nord. Là où les Espagnols ont rencontré une résistance comparable à celle des Indiens des Plaines, chez les Araucans (Chili) et les Chichimèques (Mexique) par exemple, ils ont eux aussi répondu par la force ; les Indiens de la Pampa ont été exterminés, comme ceux de la frontière. S'il y a une différence, elle est entre deux formes de ségrégation raciale ; totale chez les Anglo-Saxons, elle fut sociale chez les Hispano-Portugais. On n'épousait pas une Indienne, mais le commerce avec une ou plusieurs femmes indigènes était admis. Le résultat rapide de cette attitude fut une véritable mutation

⁴⁷ Editions du Seuil, Paris, 1964.

⁴⁸ Op. cit. p. 34. – Pour cette forme de pensée il s'agit de criminaliser les victimes et de sanctifier les criminels. – Notons que pour Salvador de Madariaga « les très grandes civilisations indigènes », « les Aztèques, les Mayas, les Incas et les Chibchas, étaient barbares et sous bien des aspects redoutables et leur disparition fut un immense bienfait pour le nouveau monde ». *L'Essor de l'Empire Espagnole d'Amérique*, Albin Michel, Paris, 1992, p. 335.

⁴⁹ Ibid, p.37.

biologique et l'apparition d'une foule anarchique de bâtards métis, humiliés et revendicatifs⁵⁰ ».

Bien évidemment cette vision du monde n'est pas la manifestation de la seule lecture qu'on peut faire de cette réalité. Quelqu'un comme Edgar Morin qui est sans doute un des intellectuels les plus honnêtes de l'époque actuelle, résume la tragédie de la Conquête de la façon suivante : « Les peuples des Amériques ont été subjugués et détruits par les maladies venues d'Europe, mais aussi par les cruautés de leurs asservisseurs⁵¹ ». Ceci veut dire, par conséquent, que la cause première de l'effondrement de ce monde fut le choc bactériologique, auquel font référence Sahagun et Benevente⁵².

Par conséquent, comme on peut aisément le comprendre, la différence d'interprétation est abyssale. Et ce conflit va prendre des formes particulièrement radicales lorsque Jacques Lafaye décide d'imposer dans les cours des travaux dirigés, le commentaire de son cours général. De sorte que à l'époque je demandais à un des étudiants de mon cours de nous résumer en quelques mots le contenu du cours général. Puis, j'essayais d'expliquer aux étudiants les différentes versions des événements en question. Le fait est que ce conflit a eu comme conséquence le fait que je fus en interdiction de faire cours à partir de 1979. Pendant ces années, je me suis occupé du laboratoire de langue. Ce n'est qu'à partir de 1998 que j'eus la possibilité de refaire des cours et que je me suis occupé essentiellement de faire des cours d'économie et d'histoire espagnole et latino-américaine. Cette dernière époque a duré jusqu'à la fin septembre 2006. Je suis actuellement retraité.

Donc, comme tu peux le constater, je n'ai pas enseigné la philosophie à l'Université de Paris-Sorbonne. C'est à l'Université de Paris VIII que j'ai eu la possibilité d'enseigner la philosophie du droit, à partir d'octobre 1987, au département de droit. Auparavant, et cela depuis 1977, j'ai enseigné dans cette Université la théorie économique, au département d'Administration Economique et Sociale (AES). Et c'est à partir de 1990 qu'au département de droit que j'ai eu la possibilité d'enseigner aussi le droit économique. Plus précisément le rapport entre

⁵⁰ Ibidem, p. 128.

⁵¹ *Le Monde Moderne et la Question Juive*, le Seuil, Paris, 2006, p. 241.

⁵² Je reprendrais plus tard ces réflexions dans un texte qui aura pour titre : *Considérations sur la philosophie de l'Histoire des Amériques*.

l'économie et le droit. Car comme je l'ai déjà souligné, pour moi, suivant Aristote, l'économie (oikos-nomos) – tout comme la politique – est un moment du droit.

25

Tu as une bibliographie très riche. Quel âge as-tu ? Quelles sont encore tes ambitions ?

J'ai actuellement 66 ans. Mon but essentiel est de pouvoir accomplir mon projet philosophique. Il me reste encore à écrire, comme je l'ai déjà indiqué : *L'Introduction à la Théorie et à la Philosophie du Politique*, *L'Introduction à la Théorie et à la Philosophie de la Nature* et surtout le texte principal : *De la Métaphysique à la Métaéthique de l'Être*. Ce traité de principes devra achever mon œuvre principale.

Bien évidemment je voudrais aussi pouvoir réaliser mon travail sur la philosophie de l'histoire des amériques. Car c'est une réflexion que j'ai déjà commencé plusieurs fois, mais que je n'ai pas réussi à mener à bien⁵³. Cette réflexion sur l'histoire et la destinée de ce monde – de la partie ibéro-américaine comme de la partie anglo-saxonne – ont été au centre de mon activité en tant qu'enseignant et sont toujours au centre de mes pensées.

26

Est-ce que tu as une recommandation chaleureuse pour la nouvelle vague de philosophes ?

C'est pour sortir de l'ignorance que nous nous sommes mis à philosopher, disait Aristote. Il me semble que cette remarque est toujours d'actualité. La philosophie ne peut être que le résultat de l'inquiétude. De la prise de conscience que le monde n'est pas conforme à l'universalité des valeurs, surgit nécessairement le besoin de la réflexion philosophique. Car la philosophie est la raison théorique qui doit conditionner la pratique de la raison.

Il convient donc d'être conscient du fait que la philosophie est une pensée fondamentalement axiologique. Elle a comme fondement les valeurs d'ordre universel, les universaux, et se manifeste par le bais et en vue de l'accomplissement

⁵³ Peut-être n'étais-je pas encore assez mûr pour faire face à cette tâche.

de ces valeurs. La pensée philosophie ne peut être, dès lors, que le dévoilement de la substance éthique de l'humain. Car, cette odyssee théorique doit, selon son concept et sa réalité, se donner comme but la création d'une communauté internationale, se manifestant dans l'universalité des relations. En effet, les sociétés particulières s'accomplissent, dans leur dimension générique, en tant que membre d'une communauté universelle.

Mais le savoir ne peut pas assumer l'universalité de cette perspective s'il ne se donne pas comme but une perception totalisante. En effet, le savoir limité, spécialisé, est par définition un savoir borné. Donc, au milieu de la disgrâce sociale et de la misère intellectuelle de notre temps, surgit nécessairement le besoin d'une philosophie axiologique, car c'est seulement à partir de cette apothéose de l'esprit que peut surgir l'infinité du règne de la raison.

Norman PALMA

Paris, le 10 janvier 2007